Ami du Clergé du 17 novembre 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Avent pour l'Année mariale. — II. *2e Dimanche* (Fête de l'Immaculée-Conception) : Les symboles de l'Immaculée, 345.

A l'école des Saints. — *S. André* (30 novembre) : Gloire et vertu de la Croix, 347.

Pour une profession religieuse. — Les épousailles spirituelles, 349.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LXXVIII. Boniface VIII et Philippe-le-Bel, 352.

AVENT POUR L'ANNEE MARIALE

II

2e Dimanche de l'Avent

Solennité de l'Immaculée Conception

LES SYMBOLES DE L'IMMACULÉE

> « ...Votre vêtement est blanc comme la neige et votre visage brillant comme le soleil... »
>
> (2e antienne des Vêpres).

Mes frères,

Au début du mois de décembre, le mois de l'Avent, se place la blanche et radieuse fête de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge.

Certes, l'Avent n'avait pas attendu cette fête et il n'en aurait nul besoin pour être comme une sorte de mois de Marie liturgique. Il est plein, avons-nous dit et vu, du souvenir de la Sainte Vierge, Mère du Messie à venir. Et, historiquement, ce n'est pas dans ce but que cette fête, à peine centenaire pour l'Eglise universelle, a été inscrite à cette date dans le calendrier, mais parce que le 8 décembre ramène l'anniversaire de la promulgation de ce dogme de notre foi (8 déc. 1854) et précède de neuf mois la fête beaucoup plus ancienne de la Nativité, le 8 septembre.

Il n'en reste pas moins que cette grande solennité du mystère de la conception immaculée de la Sainte Vierge, célébrée avec vigile et octave, donc pendant une période de neuf jours sur l'étendue du mois, vient encore ajouter au caractère marial de cette saison de l'Avent. Et surtout elle s'accorde bien avec la pensée dominante de ce temps liturgique qui est la préparation à l'avènement de Notre-Seigneur. Elle nous montre comment Dieu a voulu préparer la T. S. Vierge à sa divine maternité qui lui vaut d'occuper une telle place dans la prière officielle de l'Eglise en ces semaines d'Avent : « Dieu, par l'Immaculée Conception de la Vierge, a préparé à son Fils une demeure digne de lui. »

Pour célébrer cette conception immaculée de la Mère de Dieu, l'Eglise chante entre autres cette antienne toute de poésie : « Votre vêtement est blanc comme la neige et votre visage brillant comme le soleil » (2e ant.). Ces deux images s'ajustent bien à notre façon de penser pour nous faire une idée de ce haut mystère de Marie. Nous concevons et nommons en effet ce privilège de la Sainte Vierge, d'abord comme une préservation de la tache du péché : elle est immaculée, sans tache, sans péché : votre vêtement est *blanc comme la neige ;* puis nous entrevoyons que cette conception immaculée est autre chose qu'une simple préservation, qu'elle est quelque chose de positif, une réalité, un don, une grâce : la Vierge immaculée est la toute pure, la toute belle, la gloire d'Israël : votre visage est *brillant comme le soleil.*

Esayons, m. f., avec ces images sous les yeux, de nous faire une petite idée de ce profond mystère par lequel dès le commencement, dès le premier instant, Dieu prépare la T. S. Vierge à sa future maternité.

I. — *Votre vêtement est blanc comme la neige*

Naturellement nous nous représentons le péché comme une tache, une souillure. Il est, en effet, dans l'ordre spirituel, ce qu'une tache est sur un objet matériel.

A l'opposé la blancheur est pour nous un symbole de pureté, de netteté, de limpidité. Là aussi dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre matériel. Les saints du ciel sont décrits par S. Jean, vêtus de robes blanches, *amicti stolis albis.*

Et quand on veut parler d'une blancheur éclatante ou d'une pureté absolue, naturellement vient sur les lèvres cette comparaison : blanc comme neige. On dit aussi : blanc comme un lis, comme un linge, comme un linceul. Mais le terme de comparaison qui nous semble le plus parfait, c'est la neige, au point que nous l'employons comme synonyme de blancheur et que les poètes, devant les arbres en fleurs au renouveau, chantent « la neige odorante du printemps ».

Qu'elle est donc bien choisie l'image sous laquelle l'Eglise célèbre celle que nous appelons l'Immaculée, la sans tache, la sans péché : Votre vêtement est blanc comme la neige. L'Immaculée est cette vision de blancheur que donne la montagne vêtue de son manteau d'hiver où la plaine à l'infini sous son tapis de neige. Ne serait-ce pas pour cela que l'Immaculée de Lourdes a choisi pour apparaître et se nommer le cadre des montagnes pyrénéennes aux neiges éternelles ?

Bien plus, ce n'est que figure, et la réalité est plus belle encore, et telle qu'aucune autre sainteté ne lui est comparable. Elle est unique. Il n'y a qu'une Immaculée ; c'est son nom propre : Je suis l'Immaculée Conception.

En elle, évidemment, aucune de ces lourdes fautes qui ont déparé certaines périodes de la vie de très grands saints : une Ste Madeleine, un S. Augustin, un S. Jérôme.

En elle non plus aucun de ces péchés dont nos vies sont pleines, que nous appelons légers, véniels, sans importance et qui sont pourtant aux yeux de Dieu une telle souillure qu'il y faudra les purifications du purgatoire.

En elle encore pas de ces fautes de surprise auxquelles n'échappent pas les plus grands saints, à cause du foyer de concupiscence qu'a allumé le péché originel.

En elle enfin, et en elle seule, point de péché originel ni aucune trace de ce péché. Elle n'est pas seulement l'Immaculée comme les saints dont le

psalmiste chante : « *Beati immaculati in via ;* bienheureux ceux qui sont restés purs au cours de leur existence ». Elle est l'Immaculée Conception, c.-à-d. que dès le premier instant de l'union de son âme et de son corps, depuis toujours, elle est l'Immaculée, la toute pure.

Job dit que Dieu découvre des fautes dans ses anges et qu'il ne se fie pas à ses serviteurs (IV, 118). Dans cette créature angélique qu'est l'Immaculée le regard si profond de Dieu ne découvre aucune tache et il peut se fier à sa servante. Rien ne fait ombre sur sa blancheur.

Jean le Précurseur a été sanctifié avant sa naissance ; des enfants meurent avant d'avoir connu le mal dont l'Eglise chante, comme des Saints Innocents, qu'ils suivent l'Agneau partout où il va. Des saints ont gardé toute leur vie l'innocence de leur baptême. Néanmoins, pendant une période de leur existence : de leur conception à leur justification, la tache du péché originel a souillé leur âme. Seule en a été préservée celle que l'Eglise appelle la Vierge unique, *Virgo Singularis*, la T. S. Vierge Marie, que Dieu prédestinait à devenir la Mère de son divin Fils.

Parce que Dieu veut en faire la première demeure et la première étape de l'avènement du Messie, il aménage en elle une résidence qui soit digne de cet honneur. Et pour cela, d'abord, selon notre façon de penser, il la veut pure, absolument pure, depuis le tout premier instant, de la souillure du péché. C'est en vérité et à l'exclusion de tout autre que nous pouvons lui chanter : « Votre vêtement est blanc comme la neige. »

II. — *Brillant comme le soleil*

Et la prière liturgique ajoute : « Votre visage est brillant comme le soleil » ; par là, elle veut nous faire comprendre que le privilège de l'Immaculée Conception n'est pas purement quelque chose de négatif, une simple exemption de tache, l'immunité de la souillure, mais bien quelque chose de positif, une réalité, un don qui la pénètre de toute part, la rend lumineuse, irradiée comme le soleil.

Déjà que l'Immaculée ait la blancheur de la neige pouvait nous le faire soupçonner : le blanc est lumière que nous utilisons comme signalisation dans la nuit et nous parlons communément de neige étincelante. Pourtant ne convenait-il pas de mettre en relief cet aspect véritable de la conception immaculée de la Sainte Vierge ? Ce privilège n'est pas seulement préservation du péché ; il est invasion de la grâce de Dieu dans l'âme de Marie.

Dès le premier instant de sa conception, elle est toute baignée de ce que nous appelons le « soleil de la grâce ». La grâce sanctifiante s'empare de l'âme, la pénètre, la transforme, plus encore que le soleil ne change le paysage tout-à-l'heure plongé dans la nuit ou dans l'ombre. Le poète a dit : « O soleil, toi sans qui les choses ne seraient que ce qu'elles sont ! » sans le soleil de la grâce nous ne serions que les enfants de l'homme ; sous le soleil de la grâce nous devenons les enfants de Dieu.

« *Ave, gratia plena ;* salut, pleine de grâce », lui dira Gabriel. C'est vrai à l'heure où il parle. Ce fut vrai toujours : il n'y eut jamais aucun vide de la grâce en elle ; « pleine de grâce » est son nom propre comme Immaculée.

Et l'archange ajoutera : « *Dominus tecum ;* le Seigneur est avec vous ». Avec elle celui qui est le soleil de justice, *sol justitiæ, Christus Deus noster*, notre Dieu, la grâce increée. Nous savons bien sur sa parole qu'il fait sa demeure dans l'âme en état de grâce : si quelqu'un m'aime nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure.

Et cette splendeur du soleil de justice se répand aussi en elle et sur elle. Elle est comme absorbée par lui. Elle devient son miroir, comme le lui diront ses litanies, *speculum justitiæ*.

C'est du Christ lui-même qu'il est dit dans le récit de la Transfiguration sur le Thabor que sa figure brillait comme le soleil. N'y a-t-il pas usurpation à reprendre la même comparaison pour l'Immaculée ? Non certes, puisque c'est la présence de Dieu en Marie par la grâce qui la projette ainsi sous nos yeux comme un soleil.

Aussi bien, c'est du Christ rédempteur qu'elle tient elle aussi cette grâce dont déborde son âme. La malédiction pèse sur toute créature depuis la faute et il n'est pas d'âme qui ne doive être rachetée. Marie l'est d'une façon supérieure : au lieu d'être purifiée elle est préservée : elle est donc *redempta* elle aussi, mais *prima redempta* première rachetée, dans un ordre à part.

Ainsi, en considération anticipée des mérites du Christ et parce qu'elle doit devenir la Mère du Christ, Marie est pleine de grâce. Voilà pourquoi Dieu lui fait ce présent magnifique. Elle resplendit comme le soleil dont elle reçoit toute la lumière.

Cette effusion de la grâce, comme l'exemption du péché, est donc elle aussi une préparation à sa maternité divine. C'est parce qu'elle est prédestinée dans les plans de Dieu à devenir la Mère de Jésus que Dieu non seulement la veut pure, mais encore parée de cette richesse incomparable de la grâce. Il s'agit toujours, selon la prière de l'Eglise, de préparer à Notre-Seigneur une demeure digne de lui.

Il n'empêche que cela lui confère une splendeur qui n'appartient qu'à elle et que nous ne pouvons faire autrement que de la comparer à celle du soleil ; de toutes les créations de Dieu, celle qui est pour nous le foyer de la lumière. Les hommes appelleront aussi le Roi-Soleil celui qui a jeté sur notre pays le plus d'éclat par toutes les gloires de son siècle. Mais soleil bien pâle à côté de la resplendissante figure de la Vierge qui doit enfanter : celle-ci est parée d'un autre éclat que celui de ce monde, de l'éclat de la lumière de Dieu qui s'est versée en elle en telle plénitude, *gratia plena*, qu'elle la réfléchira sur toutes les âmes : Marie conçue sans péché, de la Médaille miraculeuse, est aussi la Vierge aux rayons, la dispensatrice de toutes les grâces.

* *

Au début de l'Avent, ce mystère de l'Immaculée Conception nous montre donc comment Dieu a préparé Marie au premier avènement de son Fils en elle, et par elle dans le monde : par l'exemption du péché et par l'effusion de sa grâce : même réalité en définitive, mais que nous pouvons concevoir en deux temps.

Félicitons Marie de ce privilège unique qui la place si haut au-dessus de nos péchés et de nos misères. Et surtout, travaillons, par son intercession et avec le secours de Dieu, à l'avènement de Jésus dans nos âmes. Car il nous faut non seulement commémorer, mais encore revivre le premier Noël. Et le revivre, c'est faire en sorte que Jésus naisse à nouveau dans les âmes.

Mais pour qu'il renaisse dans les âmes, il importe d'abord qu'elles se purifient du péché. Aussi le temps de l'Avent est-il comme celui du Carême une période de pénitence, ainsi que nous le rappelle la semaine des Quatre-Temps. Période de la pénitence qui regrette le péché, de la pénitence qui l'expie, de la pénitence qui se le fait pardonner, de la pénitence qui s'arme et alerte contre de nouvelles chutes.

Pour qu'il renaisse dans les âmes, il faut aussi que sa grâce nous soit rendue, si nous l'avons perdue, ou qu'il y ait accroissement de cette grâce dans nos âmes. Nouvelle nécessité de la pénitence et nécessité aussi de la prière.

Tournés vers l'Immaculée, faisons donc nôtre la prière que l'Eglise lui adresse en cette fête : « Attirez-nous, ô Vierge immaculée, afin que nous courrions après vous à l'odeur de vos parfums. » Nous avons respiré le parfum de cette âme toute pure et pleine de grâce et nous ne pouvons pas ne pas en subir le charme. Mais pour la suivre, pour l'imiter, pour la rejoindre, à la mesure de notre destinée, il est nécessaire que cette médiatrice de toute grâce nous attire à elle. Elle pourrait nous dire comme Notre-Seigneur : « Personne ne vient à moi que le Père ne l'ait attiré. »

Attirés par cette Immaculée, nous tâcherons de la suivre sur ses sentiers de pureté et de grâce, et nous nous engagerons aussi dans l'esprit de l'Avent : préparer l'avènement spirituel de Notre-Seigneur par le renoncement au péché et l'effusion de la grâce sanctifiante dans nos âmes.

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint André
(30 novembre)

GLOIRE ET VERTU DE LA CROIX

Mes frères,

Il est dans l'Evangile, surtout dans l'Evangile de S. Jean, quelques scènes qui suffiraient au panégyrique de S. André.

Le premier à chercher et à trouver Jésus, il lui a conduit son frère Simon dont le Christ ferait le chef de son Eglise ; lors de la première multiplication des pains, quand Notre-Seigneur se demande comment nourrir la foule qui le suit, il signale qu'on a bien cinq pains d'orge et deux tout petits poissons, ravitaillement dérisoire pour une si grande foule ; il se charge d'introduire près de son Maître des païens qui désirent lui parler et que lui a recommandés Philippe.

Son office liturgique pourrait attarder notre méditation à ces épisodes qui ne manquent pas d'enseignements.

Mais cet office, comme l'iconographie de l'apôtre, en revient toujours à son martyre. C'est sa note dominante. S. André nous apparaît comme l'amant passionné de la croix, en quelque sorte le chef de file de tant et tant de saints à travers les siècles qui eurent la folie de Jésus crucifié.

Après l'Ascension, rapporte la tradition, il prêcha l'Evangile dans la Scythie d'Europe, dans l'Epire, en Thrace et en Achaïe. C'est là qu'il remporta les plus beaux succès, à Patras, dont le proconsul Egée, auquel il reprochait de s'obstiner dans son idolâtrie, le condamna à la mort de la croix. André alla vers elle avec sur les lèvres ces paroles enflammées que la liturgie ne cesse de reprendre : « O croix, ô bonne croix, qui êtes devenue si belle depuis que vous avez porté le Seigneur, vous après laquelle j'ai si longtemps soupiré, vous que j'ai si ardemment aimée, vous que j'ai si persévéramment cherchée, et que mon impatience trouve enfin préparée, recevez-moi, prenez-moi du milieu des hommes, pour me rendre à mon divin Maître, afin que par vous me reçoive celui qui par vous m'a racheté. »

Ses Actes nous le montrent, deux jours durant, attaché à sa croix plantée en forme d'X majuscule. Il continue de prêcher Jésus-Christ. Il ne cesse d'exalter la croix.

Ecoutons-le donc, groupés devant sa croix dont il est inséparable. Il nous dira *la gloire* et *la vertu* de cette croix qu'il a tant aimée. Et c'est un enseignement que nous avons besoin de nous entendre répéter, tant notre nature répugne à la souffrance.

I. — *La gloire de la croix*

« O croix, ô bonne croix, qui êtes devenue si belle depuis que vous avez porté le Seigneur... »

Ainsi s'exclamait S. André. Et voilà bien ce qui fait la gloire de la croix : Notre-Seigneur l'a choisie, il s'y est laissé clouer, il s'est identifié avec elle : Jésus c'est Jésus crucifié.

Avant lui, la croix, inventée par les Romains, était jugée le dernier et l'extrême supplice des esclaves, comme parle Cicéron, *servitutis extremum summumque supplicium* (In Verr., v, 66). Certes il était le plus douloureux et le plus cruel, comme le disait encore le même orateur romain, « *crudelissimum taeterrimumque supplicium* » *(ibid.*, v, 64). L'agonie des crucifiés se prolongeait parfois plusieurs jours, dans des souffrances atroces. Le sang congestionné à la tête, aux poumons, au cœur causait une oppression étouffrante et une soif brûlante. Mais il était surtout aux yeux du peuple la plus infamante des exécutions. On la réservait aux brigands, aux voleurs, aux émeutiers, à tous les criminels de bas étage. C'est toujours Cicéron qui parle : il n'y avait pas de mot pour décrire l'outrage qu'on faisait à un citoyen romain en le crucifiant.

Ainsi répliquait le proconsul romain Patras à André qui voulait l'amener à croire en Jésus-Christ. « Cesse de me parler du Christ : le titre que tu lui donnes et qu'il a pris lui-même n'a servi qu'à le faire crucifier par les Juifs. » Et il entendait bien signifier par là qu'un Jésus crucifié, c'était un homme couvert d'infamie à jamais.

Mais S. André pouvait lui riposter victorieusement : « Sans doute ils l'ont mis à mort, mais il est un point que vous avez négligé de rappeler, c'est que si les Juifs ont fait périr sur la croix mon Maître Jésus, ce divin Rédempteur est sorti vivant du tombeau le troisième jour. » Sa croix, le Christ ne l'avait pas subie, mais choisie et embrassée.

Aussi, depuis qu'elle a porté le juste, le Sauveur du monde, le Fils de Dieu obéissant jusqu'à la mort pour notre rédemption, elle en a été transfigurée. Elle est devenue son signe et son symbole. On l'attache pour les honorer sur la poitrine de l'écolier travailleur et du soldat héroïque.

Dernièrement (31.8.49), en remettant la croix de la Légion d'honneur à la Supérieure générale des Sœurs de Nevers, S. Exc. Mgr Flynn pouvait dire :

« Pour nous, Français, pour nous, chrétiens, soyons heureux et fiers de constater que cette croix, la croix du rédempteur est, chez nous, le degré suprême de la gloire et de l'honneur, que la croix est le merci traditionnel de la France reconnaissante à ses meilleurs enfants » (*Croix*, 7.9.49).

Mais plus que la croix d'or ou de bronze, la croix vive, la croix sanglante, la croix du Christ sur les épaules est devenue la gloire, le bien le plus précieux, le suprême honneur et la plus grande grâce à laquelle aspirent les meilleurs de l'humanité qui sont les saints. C'est S. Paul qui s'écrie : « Loin de moi de me glorifier en autre chose que dans la croix de mon Sauveur ! » — C'est S. Jean de la Croix qui répond à Notre-Seigneur lui demandant quelle récompense il attend de ses travaux : « Seigneur, souffrir et être méprisé pour votre amour. » — C'est S. L.-M. Grignion de Montfort, le grand apôtre de la future Vendée militaire, qui s'en va répétant : « Point de croix, quelle croix ! »

Et le mieux, c'est que non seulement des saints, mais des milliers et des milliers de chrétiens, de tout rang et de toute condition, en arrivent à estimer la croix, c'est-à-dire la parcelle de croix que représente pour nous chaque souffrance, à estimer cette croix comme la plus grande faveur de Dieu. Et pourquoi ? Parce que, comme ils le chantent à pleine voix et de tout cœur avec ce même Montfort, apôtre de la croix autant que du Rosaire :

Vive cette divine croix !
En Jésus elle est adorable :
Bien loin d'être comme autrefois
A tous les humains méprisable...

Voilà bien le dernier mot de la gloire de la croix, celui que donnait déjà l'apôtre S. André en tendant les bras vers elle : « O croix, ô bonne croix qui êtes devenue si belle depuis que vous avez porté le Seigneur ! » N.-S. se l'est en quelque sorte incorporée : nous adorons Notre-Seigneur et nous adorons sa croix. elle est devenue son signe, son image, sa représentation : partout où elle se dresse aujourd'hui elle dit à tous, sur nos clochers ou au carrefour de nos routes, au sommet des montagnes ou dans le creux des vallées, sur la poitrine des religieuses ou sur le lit du moribond, l'appartenance au Christ.

II. — *La vertu de la croix*

S. André continuait en s'avançant vers sa croix : « Vous après laquelle j'ai si longtemps soupiré, vous que j'ai si ardemment aimée, vous que j'ai si persévéramment cherchée et que mon impatience trouve enfin préparée, recevez-moi du milieu des hommes, pour me rendre à mon divin Maître, afin que par vous me reçoive celui qui par vous m'a racheté. »

Après avoir chanté la gloire de la croix, transfigurée par le Fils de Dieu qu'elle a porté, il nous en explique la vertu. Par elle le Christ nous a rachetés; par elle le Christ nous reçoit.

Par elle, le Christ nous a rachetés : n'oublions pas en effet que c'est sur la croix que s'est accompli le mystère de notre Rédemption. Le Fils de Dieu s'est fait homme : et c'est déjà un véritable anéantissement. Il est resté trente années caché, inconnu, ignoré, sans remplir aucune mission apparente : et « Jésus-Christ a donné plus de gloire à Dieu son Père par la soumission qu'il a eue à sa mère pendant trente années, qu'il ne lui en eût donné en convertissant toute la terre par l'opération des plus grandes merveilles » (Montfort, *Traité de la vraie dévotion à la Ste Vierge*, nº 18 ; voir nº 139). Il a parcouru pendant trois ans la Galilée, la Judée, la Samarie en prêchant le royaume de Dieu, en faisant des miracles, en s'attachant des apôtres et des disciples : et c'était déjà de magnifiques conquêtes puisqu'ils seraient les premiers hérauts de la foi nouvelle.

Et pourtant nous savons bien que nous avons été rachetés par la croix de Notre-Seigneur. C'est parce qu'il s'est fait obéissant jusqu'à la mort que Jésus a sauvé le monde. « Nous sommes rachetés, comme l'écrit S. Pierre, non par des choses périssables, de l'argent ou de l'or, mais par un sang précieux, celui de l'agneau sans défaut et sans tache, le sang du Christ » (I Pet., I, 18 et 19). C'est ce sacrifice final qui a communiqué, à son incarnation et à sa vie, sa vertu rédemptrice. C'est par elle que nous avons été rachetés.

Et c'est par elle que le Christ nous reçoit ; certes, en ce sens, que notre salut individuel est une application faite à chacun de nous des mérites de la Passion, mais aussi en ce sens que nous ne sommes sauvés qu'en communiant personnellement au mystère de sa passion par l'acceptation des souffrances et des épreuves de cette vie.

Au lieu d'aligner ici les paroles si souvent reprises par Notre-Seigneur, regardons une scène de l'Evangile.

Ce jour-là la femme de Zébédée s'approche de N.-S. : « Maître, j'ai une grâce à vous demander, dit-elle. Ordonnez que dans votre royaume mes enfants que voici soient assis l'un à votre droite et l'autre à votre gauche. » Et sans doute comptet-elle sur une bonne réponse immédiate de Jésus. Sans répondre directement à cette femme qui se croit tant de droits, Jésus se tourne vers Jacques et Jean. « Vous ne savez pas ce que vous demandez, leur dit-il. Pouvez-vous boire le calice que je bois et subir le baptême dont je suis baptisé ? »

Les deux apôtres assez habitués au langage des Ecritures comprirent bien de quel calice et de quel baptême voulait parler leur Maître et ils lui répondirent en toute sincérité et en toute générosité : Oui, nous le pouvons. — Eh bien ! dit Jésus, vous boirez le calice que je bois et vous serez baptisés du baptême dont je suis baptisé moi-même ; quant à s'asseoir à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de l'accorder ; cela revient à ceux à qui mon Père l'a destiné.

Ainsi, ils sont invités à cesser d'aspirer à d'arbitraires préférences ; néanmoins ils peuvent être assurés de recevoir la récompense promise. Mais à la condition de boire le calice du Christ et d'être baptisés de son baptême (Mat., XX, 20-28 ; Marc, X, 35-45). S. André présent à cette scène comprit que lui aussi devrait passer par l'épreuve pour conquérir le ciel. Et nous tous qui venons de la revivre comment pourrions-nous croire qu'elle n'est pas la condition de tout disciple de N.-S. qui est un chef crucifié et ensanglanté ? Certes à ce calice nous ne boirons pas tous de la même façon ni à la même mesure ; mais restons bien convaincus qu'on ne peut entrer dans le royaume de Dieu sans porter sa croix : depuis le Golgotha, « tous les chemins du ciel passent par le Calvaire ».

* *

A propos de cette parole de Jésus : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive », on a remarqué que le Maître ne dit pas : qu'il porte *ma* croix, mais : qu'il porte *sa* croix.

De cela nous pouvons trouver comme un symbole dans le martyre des deux frères Pierre et André. La croix de Jésus avait été faite d'un poteau vertical traversé d'un bois horizontal ; celle de S. Pierre fut de même forme, mais le chef des apôtres fut crucifié la tête en bas ; la croix de S. André reproduit l'X majuscule. Trois croix, trois formes différentes.

Ainsi en va-t-il des épreuves et des souffrances de notre vie ou de notre croix.

Jésus, notre Rédempteur, a porté la plus lourde, celle à laquelle était attachée la rédemption de tout le genre humain.

A chacun de nous, suivant notre prédestination, notre Maître a taillé la croix que nous devons porter. Pour les uns ce sont les souffrances du corps : maladies, infirmités, accidents ; pour d'autres, les souffrances du cœur : insuccès, calomnies, deuils ; pour d'autres encore souffrances de l'âme : ces terribles épreuves d'avoir le sentiment d'être abandonné de Dieu, de n'être plus aimé de lui, de n'être pas du nombre des élus, par lesquelles sont passés tant de saints. Pour la plupart, à un degré ou à un autre, ce sont toutes ces souffrances mêlées. Pour quelques-uns c'est le martyre sanglant, pareil à celui de Notre-Seigneur. Mais point de vie qui n'ait sa croix : l'homme même est fait en forme de croix, remarquait le saint Curé d'Ars.

Que le martyre de S. André, célèbre par la liturgie de cette fête comme si c'était la seule gloire de cet apôtre ; que ses chants enthousiastes à la gloire et à la vertu de la croix ; que les quelques réflexions qu'ils nous ont suggérées nous aident à nous pénétrer des mêmes sentiments. Sans doute est-ce le fait d'une vertu peu commune d'apporter au milieu des épreuves de cette vie la sérénité, la joie, l'exultation d'un S. André, d'un S. Paul, d'un S. L.-M. de Montfort. Du moins, le rappel de cet héroïsme est-il bien de nature à nous apprendre la soumission et la résignation à la sainte volonté de Dieu sur nous, si crucifiante qu'elle puisse nous paraître, pour savoir dire du moins la prière que nous a apprise notre divin Maître : Que votre volonté soit faite !

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE

LES ÉPOUSAILLES SPIRITUELLES

Gaudebit Sponsus super sponsam et gaudebit super te Deus tuus.

De même que la fiancée fait la joie du fiancé, ainsi vous serez la joie de votre Dieu. (Isaïe, LXII, 5).

Mes chères Sœurs,

Pour comprendre la cérémonie qui se déroule dans cette enceinte, il faut s'élever au-dessus des choses de la terre, se placer dans le plan de l'éternité, se mettre en face de Dieu. Quiconque se refuse à cet effort se refuse également à la véritable lumière et tombe sous le coup de cette condamnation formulée par S. Paul : « L'homme naturel ne perçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui et il ne peut les connaître, parce que c'est par l'Esprit qu'on en juge » (I Cor., II, 14).

Mais ici nous sommes réunis pour admirer l'œuvre de l'Esprit divin, pour essayer d'en dire les richesses et les splendeurs, pour remercier Dieu des dons qu'il prodigue à ceux qu'il a choisis en vue de les élever à son intimité la plus parfaite.

La vocation religieuse n'est, en effet, rien d'autre que cela : un appel à la société divine, à la communion divine, à l'intimité de vie en Dieu et avec Dieu.

Et nous devons dès le principe nous assurer qu'il s'agit ici de cet ordre de grandeur avec lequel les grandeurs périssables de ce monde n'ont aucune commune mesure. Un écrivain fort pénétrant, converti au catholicisme, a pu dire récemment : « Quand un solitaire s'entretient avec Dieu, il est bon de savoir que cette heure de repliement sur soi résume les aspirations d'un monde et que ce qu'il fait dépasse peut-être en importance le choc des armées qui se disputent une province » (Julien Green, *Journal*, 1949).

Si cela est vrai d'une heure d'oraison et de contemplation, si cela est vrai de la prière faite avec élan, sincérité et ferveur, par le seul fait que Dieu y est présent et donne à l'acte humain qui s'accomplit alors une valeur en quelque sorte infinie, à combien plus forte raison cela est-il vrai de la vocation religieuse, du don de soi que fait une âme, après de longues réflexions et de ferventes prières, à son Dieu, en Jésus-Christ !

La profession religieuse en effet n'est pas seulement un acte passager mais un acte qui conclut tout un passé et engage tout un avenir, c'est l'aboutissement de bien des années d'aspirations secrètes et profondes, et c'est le point de départ de toute une existence de dévouement et d'activité surnaturelle, pour la gloire de Dieu et le salut du prochain.

Je ne parlerai pas du passé en ce jour. Chaque professe a son histoire intime qui n'est connue que de Dieu, est inscrite au Livre de Vie, dont Dieu seul a le secret. Mais je voudrais, pour la joie de toute cette famille religieuse qui vous entoure et qui prend part à votre bonheur, chanter, s'il se peut, une hymne d'actions de grâces à Jésus le divin Epoux et à Marie, pour la faveur qu'il vous a faite de vous appeler à la sainte vocation qui est la vôtre.

C'est pour cela que j'ai choisi le texte qui servira de thème de cet entretien. « De même que la fiancée fait la joie du fiancé, ainsi vous serez la joie de votre Dieu ! »

Premièrement, de quelles épousailles s'agit-il ? Deuxièmement, comment se réalisent ces épousailles dans la vie religieuse ?

I

Il fallait une révélation divine pour oser dire à l'homme, et surtout à l'homme déchu en Adam, que Dieu se réjouirait en lui comme un fiancé se réjouit en sa fiancée. Ce fut le prophète Isaïe qui eut le premier cette divine audace. Considérant ce qu'il y a dans l'homme de plus ardent et de plus pur, il y vit le symbole de l'amour que la créature doit à son Créateur ; il ne trouva rien de plus poétique, de plus transformant, dans l'ordre de la nature que le sentiment voulu par Dieu qui porte le fiancé vers sa fiancée. Mais inversement, il ne pouvait rien dire de plus beau, ni de plus glorieux en faveur d'un tel sentiment que d'y voir l'image de l'union de l'âme avec son Seigneur.

Et comme si nous pouvions craindre que cette conception d'Isaïe ne fût pas assez parfaite, S. Paul l'a reprise à sa manière et avec la vigueur qui lui est propre. Quand il veut instruire les époux de leurs devoirs réciproques, leur faire connaître la sainteté du mariage chrétien, élevé à la dignité de sacrement, il ne trouve rien de mieux ni de plus vrai et de plus juste que de le comparer à l'union du Christ et de l'Eglise !

En parlant aux convertis de Corinthe : « J'ai conçu pour vous une jalousie de Dieu, car je vous ai fiancés à un Epoux unique, pour vous présenter au Christ, comme une vierge pure » (II Cor., XI, 2).

Nous comprenons dès lors pourquoi Notre-Seigneur aimait à prendre pour lui-même le titre d'Epoux, comme il le fait par exemple dans la parabole des Vierges sages et des Vierges folles. Et, un jour, les disciples de Jean vinrent le trouver et ils lui dirent : « Pourquoi, tandis que les Pharisiens et nous, nous jeûnons souvent, vos disciples ne jeûnent-ils pas ? » Et Jésus leur répondit : « Les amis de l'Epoux peuvent-ils s'attrister pendant que l'Epoux est avec eux ? Mais viendront des jours où l'Epoux leur sera enlevé et alors ils jeûneront... » (Mat., IX, 14-15).

Jésus a pris ce titre d'Epoux, comme il a pris celui de bon Pasteur, celui d'Ami, celui de Sauveur, celui de Rédempteur du monde. Cela peut-il ne pas avoir une signification profonde ? N'y avait-il pas pour les âmes rachetées par Jésus un appel secret en ce nom devenu divin ?

Et n'y avait-il pas, d'autre part, dans les Ecritures, un livre plein de mystère, le *Cantique des Cantiques,* qui n'est rien d'autre qu'une transposition des sentiments les plus puissants de la nature dans l'expression de sentiments de l'âme unie à Dieu.

Voilà donc de quelles épousailles il s'agit ! Dieu daigne nous appeler à son amour, à l'union perpétuelle avec lui, au don total de nous-mêmes à lui seul. Quelle idée cela nous donne de la véritable religion ! Notre Dieu n'est pas le Dieu des philosophes, le Dieu lointain et glacé que la raison laissée à elle-même relègue en quelque sorte dans son ciel pour mieux l'éloigner de la terre. Notre Dieu est un Dieu vivant, aimant, toujours présent, et même plus présent à nous-mêmes que nous-mêmes, en un mot, ce que l'Ecriture appelle un « Dieu jaloux », le Dieu dont S. Paul disait : « J'ai conçu pour vous une jalousie de Dieu ! »

Notre Dieu veut en nous toute la place, il veut tout notre cœur, toute notre âme, toutes nos forces. L'amour qu'il demande et qu'il attend, l'amour qui doit nous conduire au bonheur unique, est autre chose qu'un amour-sentiment, car c'est avant tout l'amour-dévouement, celui dont Jésus a dit : « Le premier et le plus grand commandement est celui-ci : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de toutes vos forces, de tout votre cœur et de toute votre âme. »

II

Comment cela trouve-t-il son application la plus parfaite dans la vie religieuse ?

En parlant des épousailles spirituelles, nous avons parlé de la vocation de toutes les âmes sans exception. Toutes sont appelées, en un certain sens, à être des épouses, puisque toutes sans exception sont appelées à l'amour de Dieu par dessus toutes choses. S. Paul s'adressait à tous les chrétiens : quand il parle du mariage, il le compare à l'union de Jésus avec toute son Eglise. Dieu aurait pu en rester à ce sens général. Il ne l'a pas voulu.

Il a fait naître une sorte d'épouses qui méritent ce titre à un degré supérieur. Il a voulu quelque chose de plus parfait, de plus intime, de plus exclusif, et il l'a voulu dès les premiers jours de son Eglise. Il a voulu que ses apôtres quittent tout pour le suivre. Il a suscité aussi ce que l'Eglise appela, dès l'origine, « les vierges », dont S. Paul a formulé la règle fondamentale quand il écrit : « La femme qui n'a pas de mari et la vierge ont souci des choses du Seigneur, afin d'être saintes de corps et d'esprit » (I Cor., VII, 33).

C'est dans l'histoire primitive de l'Eglise qu'il fait bon de voir la fierté avec laquelle on parle de cette cohorte privilégiée des vierges consacrées au Seigneur. Elles n'avaient pas alors de couvents ni de cloîtres, elles continuaient à habiter chez leurs parents, mais elles étaient consacrées au Seigneur. Elles le savaient, tout le monde le savait. Une cérémonie spéciale leur faisait un rang à part dans l'assemblée chrétienne. Les orateurs chrétiens leur adressaient souvent des exhortations particulières. Et je voudrais vous citer quelques-uns des plus beaux passages des Pères au sujet de la grandeur de la consécration à Jésus-Christ.

Ecoutez d'abord S. Cyprien :

« Gardez, ô vierges, dit-il, ce que vous avez commencé d'être, gardez ce que vous serez toujours... Votre Seigneur et votre Chef c'est le Christ. Il remplace pour vous le mari... Ce que nous serons un jour, vous l'êtes déjà. Vous possédez en cette vie la gloire de la résurrection, vous traversez le siècle sans subir la contagion du siècle. Par votre persévérance dans votre vocation, vous êtes les égales des anges... Vous n'avez pas besoin de parure et de bijoux, mais seulement de vertus... Dieu, au début du monde, commanda aux hommes de croître et de se multiplier : il donne maintenant le conseil de la chasteté... Il n'impose pas la continence absolue, il en laisse le choix à la libre volonté, mais quand il dit qu'il y a beaucoup de demeures dans la maison de son Père, il suggère qu'il en est de plus glorieuses que les autres. Ce sont celles-ci qu'il vous réserve. En triomphant des désirs de la chair, vous obtenez le prix d'une grâce supérieure au ciel ! »

Retenons surtout cette phrase étonnante : « Vous possédez dès cette vie la gloire de la résurrection », ce qui revient à dire : « Votre éternité est déjà commencée ! »

Et ce n'est pas sans émotion que l'on entend une jeune religieuse de notre temps, qui sûrement n'avait pas lu S. Cyprien ni les autres Pères qui ont parlé comme lui, et qui écrivait, en 1925 :

« Mon éternité est commencée... Je vis dans le Cœur de mon Dieu, je suis perdue, anéantie en lui : n'est-ce pas la vie des élus au paradis » (*Autobiographie* de Mère Cécile-de-Rome, religieuse de Jésus-Marie, p. 181).

Convaincu que la vie d'une religieuse consacrée à Dieu est semblable à celle des anges au ciel, on comprend que S. Cyprien, dans le même ouvrage : *De habitu virginum,* vers 250, s'écrie :

« Je m'adresse maintenant aux vierges, dont le souci pour nous est d'autant plus grand que leur gloire est plus sublime. Elles sont les fleurs de la germination de l'Eglise, la parure et l'ornement de la grâce spirituelle, le secteur de la joie, l'institution de la pureté et de la beauté que l'on ne peut que louer et glorifier, l'image de Dieu en harmonie avec la sainteté de Dieu et la partie la plus éclatante du troupeau du Christ... »

Un siècle après S. Cyprien, voici S. Athanase, parlant de l'origine de la pratique de la virginité :

« Le Fils de Dieu, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est fait homme pour nous, afin d'abroger la mort et de libérer notre race humaine de l'esclavage et de la corruption, a voulu, parmi tous les autres dons qu'il nous a prodigués, nous accorder celui de posséder sur la terre une image des anges, à savoir la virginité. Toutes celles qui ont reçu le privilège de cette vertu, l'Eglise catholique a pris l'habitude de les appeler les épouses du Christ. Les païens eux-mêmes, en les voyant, les admirent comme les temples du Verbe, et il est certain que nulle part une telle profession, aussi vénérable et aussi céleste, n'a été pratiquée si ce n'est chez les chrétiens. Et c'est là le plus grand des arguments qui prouvent que nous possédons la religion sûre et véritable ! » *(Apologia ad Constantium. P. G.*, XXV, 640).

Rien ne serait plus facile que de multiplier les citations patristiques de ce genre. Je ne fais qu'effleurer un si grand sujet. Parmi les Pères, il en est un qu'on a surnommé « le Théologien », c'est S. Grégoire de Nazianze, à la fois grand orateur et grand poète. Voici en quels termes il s'adresse aux vierges :

« O vierge, épouse du Christ, glorifie ton Epoux toujours : purifie-toi par la doctrine et la sagesse pour vivre à jamais glorieuse avec l'auteur de la Gloire. Cette union est bien plus haute que toute union mormortelle, tu imites, dans la chair, les puissances spirituelles, en menant sur terre la vie des anges... » *(Carmina, P. G.*, XXXVII, 632).

S. Jean Chrysostome n'est pas moins éloquent, dans le même sens :

« Si une jeune fille épouse un roi, elle se regarde comme plus heureuse que toutes les autres, et vous, qui avez un Epoux qui n'est point sur la terre, qui n'est point une créature comme vous, mais qui est dans les cieux, qui règne sur toute principauté et puissance et vertu et sur tout nom que l'on puisse nommer, celui qui siège sur les chérubins, qui frappe la terre, qui étend le ciel sur nos fronts, qui est vénéré des séraphins, vous qui avez un tel Epoux, et qui le savez rempli pour vous d'un amour plus ardent que tout amour humain, comment ne quitteriez-vous pas toutes choses pour lui, même s'il vous fallait quitter votre vie ellemême !... »

Mais nul peut-être, parmi les Pères, n'a mieux parlé de la virginité consacrée à Dieu que S. Ambroise, évêque de Milan, dont la sœur Ste Marcelline était précisément l'une de ses consacrées. Nous avons de lui deux traités principaux. Dans le premier il montre comment la virginité ne pouvait venir que du ciel, et comment elle est venue par la vierge des vierges, Marie. C'est par Marie que la pratique d'une vie toute céleste s'est répandue sur la terre. La beauté d'une vierge est tout intérieure, elle n'est connue que de Dieu. De même que Marie fut Vierge et mère, ainsi l'Eglise du Christ aussi est vierge et mère, et de même chaque vierge consacrée est à la fois vierge et mère, vierge par sa pureté et mère par la fécondité de ses œuvres, dans son divin Epoux, le Christ.

« On peut, s'écrie-t-il, comparer les vierges aux abeilles : comme elles, les vierges sont en effet laborieuses et pudiques. L'abeille se nourrit de rosée et de parfums, elle ignore le mariage, mais elle fait le miel. La rosée de la vierge, c'est la parole de Dieu, car les paroles divines descendent du ciel comme la rosée. La pudeur de la vierge, c'est sa vertu intacte, sa fécondité est le fruit de ses lèvres qui louent Dieu en paroles pleines de douceur et de suavité. »

« Bienheureuses vierges, dit-il encore, qui sont ornées d'une grâce immortelle, comme les jardins sont ornés de fleurs, les temples de ferveur religieuse, les autels des immolations sacerdotales ! »

On n'est pas surpris dès lors que S. Ambroise déclare qu'il « appartient à la grâce du ministère du prêtre de répandre les semences de la pureté et de recruter les vocations à la vie religieuse ».

Je pourrais arrêter ici ces citations, mais comment ne pas faire entendre encore la voix de S. Augustin, considéré à juste titre comme l'un des fondateurs de la vie religieuse, non plus en famille, comme jusquelà, mais en des maisons séparées, ancêtres de nos couvents d'aujourd'hui ?

Son traité « De la sainte Virginité » est de l'an 400. Il y fait voir que, pour la vierge, le modèle unique est Jésus-Christ, et il conclut en ces termes :

« Si donc vous avez dédaigné les épousailles des fils des hommes,... vous devez aimer de tout votre cœur celui dont il est dit que sa beauté dépasse celle des fils des hommes (Ps. 44). Cela vous est aisé, votre cœur est libre de tous les liens humains. Considérez la beauté de Celui qui vous aime, songez qu'il est l'égal du Père en même temps que soumis à sa mère, qu'il règne dans les cieux et qu'il a servi à tous sur la terre, qu'il a tout créé et qu'il a voulu être au nombre des créatures. Cela même que les orgueilleux tournent en dérision, considérez combien c'est beau ; de vos yeux de l'âme contemplez les plaies du crucifié, les cicatrices du ressuscité, le sang de sa passion, la valeur de sa rédemption, le prix qu'il offre à la foi ! »

Donc rien de plus ancien, de plus vénérable, de plus sacré, de plus glorieux, dans l'Eglise chrétienne que la vie religieuse. C'est là que se réalise littéralement le grand idéal de toute religion humaine : l'union si intime avec Dieu qu'on ne puisse la comparer qu'aux épousailles. Vraiment, c'est dans la vie religieuse que se vérifie la parole du prophète, que j'ai prise pour thème : « De même que la fiancée fait la joie du fiancé, ainsi vous serez la joie de votre Dieu ! » N'oublions pas que de même que le Christ est tout entier dans l'hostie et tout entier dans chaque parcelle de l'hostie, de même il est l'Epoux de l'Eglise tout entière, qui est son Corps mystique et avec laquelle il ne fait qu'un, en vertu d'une union si intime qu'elle est le modèle du mariage en tant que sacrement chrétien, et cela ne l'empêche pas d'être l'Epoux de chaque membre de l'Eglise, par conséquent de tout chrétien, mais tout particulièrement l'Epoux de chaque religieuse consacrée à son service et à son amour !

Par la consécration que nous appelons profession religieuse, c'est l'éternité qui commence ! Vous vivez, mes révérendes Mères, déjà dans l'éternel. Vous avez soustrait aux fluctuations du temps, à ses atteintes, à ses morsures, à ses dégradations inévitables pour tout le reste, ce qu'il y a en vous de plus précieux, ce qui est vous-mêmes : votre âme, votre cœur, votre amour ! Dès maintenant, sur cette terre, vous faites et vous ferez jusqu'à la mort, ce que font les anges au ciel : aimer, chanter, posséder l'Epoux et faire sa joie. Ainsi soit-il.